

# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Invasion des Danois en Angleterre.

## SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Les Danois en Angleterre. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (*suite*) : Fleurette (*suite et fin*). — VARIÉTÉS : Les steeple-chase de la Marche.

## RÉCITS HISTORIQUES.

### LES DANOIS EN ANGLETERRE.

La gravure ci-dessus représente un des actes d'atroce violence auxquels se livrèrent les Danois ou Northmans en Angleterre, envahissant les monastères et massacrant les religieux.

C'était pendant les neuvième et dixième siècles.

Cinquante années à peine s'étaient écoulées depuis que les sept petits royaumes d'Angleterre s'étaient

enfin réunis sous le roi Egbert, de la race saxonne, lorsque les Danois ou Northmans, venus de la Scandinavie, vinrent ravager la Grande-Bretagne. En 852, ils remontèrent la Tamise avec trois cents voiles. Les Anglais se défendirent mal; ils essayèrent d'acheter la paix. Un de leurs rois, nommé Éthelbert, suivit le malheureux exemple qu'avait donné en France Charles le Chauve : il prodigua l'argent à ces barbares; la même faute eut la même punition. Les pirates se servirent de cet argent pour mieux subjuguier le pays. Ils conquièrent la moitié de l'Angleterre et s'y établirent. Ce qu'on raconte des horribles dévastations qui désolèrent cette île est presque incroyable et n'est que trop vrai.

Heureusement, au milieu de tant d'horreurs, il s'éleva un grand homme qui tira sa patrie de la servitude et qui la gouverna en bon roi.



Cet homme était le roi Alfred.

Il avait succédé à son frère Éthelred I<sup>er</sup>, qui ne lui laissa qu'un droit contesté sur l'Angleterre, partagée plus que jamais en souverainetés, dont plusieurs étaient possédées par les Danois. De nouveaux pirates venaient encore presque chaque année disputer aux premiers usurpateurs le peu de dépouilles qui pouvaient rester.

Alfred, n'ayant pour lui qu'une province de l'ouest, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares et abandonné de tout le monde.

Seul et sans secours, il résolut de périr ou venger sa patrie. Il se cacha six mois chez un berger, dans une chaumière environnée de marais. Le seul comte de Devon, qui défendait encore un faible château, savait son secret. Enfin, ce comte ayant rassemblé des troupes et gagné quelque avantage, Alfred, couvert des haillons d'un berger, osa se rendre dans le camp des Danois en jouant de la harpe.

Voyant ainsi par ses yeux la situation du camp et ses défauts, instruit d'une fête que les barbares devaient célébrer, il court au comte de Devon, qui avait des milices prêtes; il revient aux Danois avec une troupe petite, mais déterminée; il les surprend et remporte une victoire complète.

La discorde divisait alors les Danois. Alfred sut négocier comme combattre; et, ce qui est étrange, les Anglais et les Danois le reconnurent unanimement pour roi.

Il n'y avait plus à réduire que Londres; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'opposa aux descentes des autres, et s'appliqua ensuite, pendant douze années d'une possession paisible, à policer sa patrie.

Les lois furent douces, mais sévèrement exécutées. C'est lui qui institua le jury, qui partagea l'Angleterre en comtés, et qui le premier encouragea ses sujets à commercer. Il prêta des vaisseaux et de l'argent à des hommes entreprenants et habiles qui allèrent jusqu'à Alexandrie, et de là, passant l'isthme de Suez, trafiquèrent dans la mer de Perse. Il institua des milices, il établit divers conseils, et mit partout la règle, et la paix qui en est la suite.

Ce prince, vraiment digne du titre de Grand qui lui a été décerné par ses compatriotes, mourut en 900.

Sous les successeurs d'Alfred, les Danois envahirent de nouveau l'Angleterre; leur domination ne finit qu'en 1041.

A. LUCHANT.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### FRANÇOIS LE BOSSU.

Incendie et malheur.

M. de Guibert proposa une promenade en bateau; on devait traverser l'étang, qui avait un kilomètre de long, descendre sur l'autre rive, et assister à une danse à l'occasion de la noce d'une fille de ferme de M. de Guibert. On s'embarqua en deux bateaux; on recommanda aux enfants de ne pas bouger; les messieurs se mirent à ramer. M. de Nancé avait placé François près de lui, et Christine s'était mise entre François et sa cousine Gabrielle. Quand on débarqua, la noce était très en train; on dansait, on chantait, on avait l'air de beaucoup s'amuser; des danseurs accoururent aussitôt

pour inviter Milles de Guibert, Gabrielle et Christine; Bernard engagea à danser une des petites filles de la noce; les mamans, les papas dansèrent aussi; au milieu de l'animation générale, personne ne s'aperçut de l'absence de Maurice et d'Adolphe; à neuf heures, M. de Nancé parla de départ.

« Mais il n'est pas tard, dit Mme des Ormes.

M. DE NANCÉ. Il est neuf heures, madame, et, pour nos enfants, je crois qu'il est temps de terminer cette agréable soirée.

MME DES ORMES. Ah! c'est vrai! C'est ennuyeux les enfants! Ils gâtent tout! Ils empêchent tout! Ne trouvez-vous pas?

M. DE NANCÉ. Je trouve, madame, qu'ils rendent la vie douce, bonne, intéressante, heureuse enfin; et, s'ils empêchent de goûter quelques plaisirs frivoles, ils donnent le bonheur. Le plaisir passe, le bonheur reste.

MME DES ORMES. C'est égal, on est bien plus à l'aise, pour s'amuser, sans enfants. »

Le jour baissait, et M. de Guibert avait fait allumer les lanternes du bateau, qui faisaient un effet charmant; elles étaient en verres de différentes couleurs, et formaient lustres aux deux bouts du bateau. Toute la société du château se rembarqua dans les deux bateaux, et on s'éloigna. M. et Mme de Sibran s'aperçurent enfin que Maurice et Adolphe ne les avaient pas accompagnés, ce qu'Hélène expliqua par le malaise qu'ils éprouvaient pour avoir trop mangé. On était arrivé au quart du trajet, à un tournant d'où l'on découvrait le château, et on vit avec surprise des jets de flammes qui éclairaient l'étang; chacun regarda d'où ils venaient, et on s'aperçut avec terreur qu'ils s'échappaient des croisées du château; les rameurs redoublèrent d'efforts pour aborder au plus vite; de nouveaux jets de flammes s'échappèrent des croisées supérieures, puis des croisées suivantes, et, quand on put débarquer, les flammes envahissaient la moitié du château. M. de Nancé fit rester les dames et les enfants sur le rivage, fit promettre à François de ne pas chercher à le rejoindre, et courut avec les autres pour organiser les secours. Les domestiques allaient et venaient éperdus, chacun criant, donnant des avis que personne n'exécutait. M. de Sibran, fort inquiet de ses fils, les appela, les chercha de tous côtés; personne ne lui répondit; les domestiques, trop effrayés pour faire attention à ses demandes, ne lui donnaient aucune indication. M. de Guibert ne s'occupait que du sauvetage de ses papiers, des bijoux et effets précieux; on jetait tout par les fenêtres, au risque de tout briser et de tuer ceux qui étaient dehors. Il n'y avait pas de pompes à incendie, pas assez de seaux pour faire la chaîne, personne pour commander; à mesure que les flammes gagnaient le château, le désordre augmentait; on avait heureusement pu sauver tout ce qui avait de la valeur, l'argent, les bijoux, les tableaux, le linge, les bronzes, la bibliothèque, etc. Mais tous les meubles, les tentures, les glaces, furent consumés. M. de Guibert travaillait encore avec ardeur à sauver ce que le feu n'avait pas atteint; M. de Sibran, éperdu, continuait à appeler et à chercher ses fils; M. de Nancé avait demandé aux domestiques ce qu'étaient devenus les jeunes de Sibran.

« Ils sont sans doute dans le parc, monsieur; on suppose qu'ils auront mis le feu au salon où ils étaient



restés seuls, et qu'ils se sont sauvés; on n'a trouvé personne dans les salons quand on s'est aperçu de l'incendie. Au rez-de-chaussée, il ne leur était pas difficile de s'échapper. »

M. de Nancé, rassuré sur leur compte et se voyant inutile, retourna près de ces dames, pensant à l'inquiétude qu'avait certainement éprouvée François en le voyant s'exposer aux accidents d'un incendie, et aussi à l'inquiétude terrible de Mme de Sibran pour ses deux fils, qui étaient très-probablement restés au salon, d'après le dire du valet de chambre.

Un cri de joie salua son retour. François se jeta à son cou; il l'embrassa tendrement, et il sentit un baiser sur sa main; Christine était près de lui; l'obscurité croissante l'avait empêché de l'apercevoir; il la prit aussi dans ses bras et l'embrassa comme il avait embrassé François. Ensuite, il chercha Mme de Sibran, qui était profondément accablée, et qui, assise au pied d'un arbre, pleurait la tête dans ses mains.

« Eh bien! mes enfants? dit-elle avec inquiétude.

M. DE NANCÉ. Je crois qu'ils sont avec M. de Sibran, madame; ils ne tarderont pas à venir vous rassurer.

MME DE SIBRAN. Dieu soit loué! Ils sont en sûreté? Les avez-vous vus? Où étaient-ils?

M. DE NANCÉ. Je ne saurais vous dire, madame. Nous étions tous trop occupés pour avoir des détails. Mais, comme le disait le domestique que j'ai questionné, il est clair qu'ils ne pouvaient courir aucun danger, quand même ils se seraient trouvés dans le foyer de l'incendie; au rez-de-chaussée, à six pieds de terre, il ne pouvait rien leur arriver.

MME DE SIBRAN. Vous avez raison, mais un incendie est toujours si terrible! Dieu vous bénisse, mon cher monsieur, pour les nouvelles rassurantes que vous êtes venu me donner, et que mon mari.... »

Un grand cri, cri de détresse et de terreur, interrompit sa phrase inachevée. A une mansarde du château, éclairée par les flammes, apparurent deux têtes livides, épouvantées, criant au secours; c'étaient Maurice et Adolphe. MM. de Sibran, des Ormes et les domestiques étaient en bas; leur cri d'épouvante avait répondu au cri de détresse des enfants. M. de Sibran se laissa tomber par terre; M. des Ormes, les mains jointes, la bouche ouverte, répétait : « Mon Dieu! mon Dieu! » mais ne bougeait pas. Les domestiques criaient et couraient.

Mme de Sibran se releva et se précipita pour secourir ses fils, mais Dieu lui épargna la douleur de voir ses efforts inutiles, en la frappant d'un profond évanouissement.

« Pauvre femme! dit M. de Nancé la regardant avec pitié; elle est mieux ainsi que si elle avait sa connaissance. François, ne bouge pas d'ici, je te le défends; je vais tâcher de sauver ces infortunés.

— Papa, papa, ne vous exposez point, s'écria François les mains jointes.

— Sois tranquille, j'en penserai à toi, cher enfant, et Dieu veillera sur nous. »

Et il s'élança vers le château.

« Des matelas, vite des matelas! » cria-t-il aux domestiques épouvantés.

A force de les exhorter, de les pousser, de répéter ses ordres, il parvint à faire apporter cinq ou six matelas qu'il fit placer sous la mansarde où étaient encore

Maurice et Adolphe, enveloppés de flammes et de fumée.

M. DE NANCÉ. Jetez-vous par la fenêtre; il y a des matelas dessous. Allons, courage!

Maurice s'élança et tomba maladroitement, moitié sur les matelas, moitié sur le pavé. M. de Nancé se baissa pour le retirer et faire place à Adolphe; mais, avant qu'il ait eu le temps de l'enlever, Adolphe se jeta aussi et vint tomber sur les épaules de son frère, qui poussa un grand cri et perdit connaissance.

« Malheureux! s'écria M. de Nancé, ne pouviez-vous attendre une demi-minute.

— Je brûlais, je suffoquais, » répondit faiblement Adolphe.

Et il commença à gémir et à se plaindre de la douleur causée par les brûlures. M. de Nancé remit Adolphe aux mains des domestiques qui l'emmenèrent à la ferme, et lui-même s'occupa de faire revenir Maurice; mais ses soins furent inutiles; les reins étaient meurtris ainsi que les épaules; les jambes, qui avaient porté sur le pavé, étaient contusionnées et brisées; il demanda qu'on allât au plus vite chercher un médecin, étendit Maurice sur l'herbe, et engagea M. de Sibran à donner des soins à ses fils au lieu de rester à se lamenter.

« Ma femme! ma femme! dit M. de Sibran avec désespoir.

M. DE NANCÉ. Que diable! mon cher, ayez donc courage! Que votre femme s'évanouisse, on le comprend. Mais vous, faites votre besogne de père, et voyez ce qu'il y a à faire pour secourir vos fils.

M. DE SIBRAN. Mes fils! mes enfants! Où sont-ils?

M. DE NANCÉ. Ils sont contusionnés et brûlés; Maurice, là, près de vous, et Adolphe à la ferme.

— Maurice! Maurice! » s'écria M. de Sibran en se jetant près de lui.

Maurice poussa un gémissement douloureux.

M. DE NANCÉ. Prenez garde! ne lui donnez pas d'émotion inutile. Faites-lui respirer du vinaigre, baignez-lui le front et les tempes, mais ne le secouez pas! Mettez deux matelas près de lui, et tâchons de l'enlever pour le placer dessus.

M. de Sibran demanda du monde pour l'aider à transporter Maurice. M. de Nancé appela M. des Ormes, lui répéta ce qu'il y avait à faire en attendant le médecin, et retourna près de ces dames. Il prit de l'eau dans son chapeau, en jeta quelques gouttes sur la tête et le visage de Mme de Sibran toujours évanouie, lui baigna à grande eau les tempes et le front, et demanda à ces dames de continuer jusqu'à ce qu'elle reprit ses sens. Mme des Ormes et Mme de Guibert s'en chargèrent, et apprirent par M. de Nancé le triste état de Maurice et d'Adolphe.

« Qu'est-ce qui a causé l'incendie, papa? demanda François. Où est ma bonne?

— Ta bonne va bien, mon enfant; elle est allée donner des soins à Adolphe. Quant à l'incendie et ce qui l'a occasionné, personne ne le sait; les domestiques étaient tous à table; il n'y avait au salon que Maurice et Adolphe; on ne comprend pas comment le feu a pris au salon, et comment ces deux garçons se sont trouvés dans les mansardes. Maurice est encore sans connaissance, et Adolphe gémit et ne parle pas; tous deux sont fortement brûlés et doivent souffrir beaucoup. »



Mme de Sibran était revenue à elle pendant que M. de Nancé parlait aux enfants consternés. On lui dit que ses fils étaient sauvés; M. de Nancé lui expliqua de quelle manière et comment la précipitation d'Adolphe avait contusionné Maurice.

« On a été chercher un médecin, ajouta-t-il, et je pense qu'on pourra sans inconvénient les transporter chez vous, madame. »

Après quelques autres explications à ces dames et aux enfants, Mme de Guibert lui demanda si toutes les



On vit avec surprise des jets de flammes qui éclairaient l'étang. (Page 122, col. 2.)

chambres du château avaient été atteintes et consumées, et s'il n'y avait plus de logements pour elle et sa famille.

M. DE NANCÉ. Tout est brûlé, madame, mais on a pu sauver les effets d'habillement et les objets de valeur.

MME DE GUIBERT. Qu'allons-nous devenir? Où irons-nous?

M. DE NANCÉ. Si j'osais vous offrir un refuge provisoire, madame, je vous demanderais de vouloir bien accepter mon château; je n'en occupe qu'une petite partie avec mon fils; le reste est à votre disposition.

MME DE GUIBERT. Merci, monsieur de Nancé; je suis bien reconnaissante de votre offre; si mon mari m'y autorise, je l'accepterai pour quelques jours, jusqu'à ce que nous trouvions à nous loger. Ce sera une gêne pour vous, je le sais, et je vous suis d'autant plus obligée.

M. DE NANCÉ. Trop heureux de vous venir en aide dans un si grand désastre, madame.

MME DE GUIBERT. Permettez-vous que nous nous installions chez vous dès cette nuit?

M. DE NANCÉ. Certainement, madame. Je retourne chez moi pour donner les ordres nécessaires. Viens, François; nous allons bientôt partir, mon ami.

Mmes des Ormes et de Cémiane proposèrent à Mme de Sibran de la ramener près de ses fils.

« Après quoi nous retournerons chacune chez nous; les pauvres enfants doivent être harassés de fatigue, » dit Mme de Cémiane.

Heureux moments pour Christine.

Ils se dirigèrent tous vers la pelouse où se trouvait Maurice avec son père, toujours morne et accablé, et MM. des Ormes et de Cémiane. Maurice avait retrouvé

sa connaissance et la parole; il se plaignait de ses brûlures, de vives douleurs dans les jambes, dans les reins; il ne pouvait faire un mouvement sans gémir. Mme de Sibran s'agenouilla près de lui sans parler; ses larmes tombèrent amères et abondantes sur le visage de son fils, noirci par la fumée, et qui exprimait une souffrance aiguë. Elle déposa un baiser sur son front, et resta immobile et silencieuse. Elle demanda à ces dames de la laisser près de son fils et d'emmener leurs enfants. Elle pria M. de Sibran de faire porter



Deux têtes livides criaient au secours. (Page 123, col. 1.)

Maurice près d'Adolphe, afin qu'elle les eût tous deux sous les yeux. M. de Nancé se chargea de la commission et s'éloigna avec François, que Christine n'avait pas quitté un instant. Isabelle vint les joindre pour chercher Christine et la faire monter dans la voiture de



Mme des Ormes. Mais quand ils arrivèrent dans la cour où étaient les voitures, ils trouvèrent Mme des Ormes partie. N'ayant trouvé ni Christine ni Isabelle, elles s'en était informée; on lui avait répondu qu'elles avaient sans doute été emmenées par M. des Ormes; ne poussant pas plus loin ses recherches, elle était partie pour les Ormes. L'effroi de Christine, en se voyant oubliée, fut de suite calmé par M. de Nancé, qui lui dit :

« Ma petite Christine, je t'emmènerai avec François et Isabelle, et tu coucheras chez moi avec Isabelle, qui nous sera fort utile pour préparer les logements des Guibert.

— Merci, cher monsieur de Nancé, répondit Christine en lui baisant la main qui tenait la sienne. Comme vous êtes bon! Comme François est heureux! Et comme je suis contente pour lui que vous soyez son papa!

— Merci, papa, mon cher papa! s'écria François, dont les yeux brillèrent de joie. Montons vite en voiture, de peur que Mme des Ormes ne revienne chercher Christine.

Christine sauta dans la voiture près de M. de Nancé; François s'élança en face d'elle; Isabelle près de lui; et M. de Nancé, souriant de l'inquiétude de François et de Christine, dit au cocher d'aller bon train. Quand ils arrivèrent, il chargea Isabelle d'installer Christine dans l'ancienne petite chambre de François donnant dans celle d'Isabelle; François, tout joyeux, mena Christine dans cette petite chambre, l'embrassa ainsi que sa bonne, et alla se coucher dans la sienne, près de son père. Il n'oublia pas dans sa prière de remercier le bon Dieu de lui avoir donné un si bon père et une si bonne petite amie, et il s'endormit heureux et reconnaissant.

M. de Nancé, au lieu de se reposer des fatigues de la journée, veilla, avec Isabelle et Batilde, à l'arrangement des chambres destinées aux Guibert, maîtres et domestiques; tout était prêt quand ils arrivèrent. Il les reçut à la porte du

château, les installa chacun chez eux, les pria de demander tout ce qu'ils désiraient, et échappa à leurs remerciements mille fois répétés en rentrant dans son appartement; il embrassa son petit François endormi, et se coucha après avoir, lui aussi, remercié le bon Dieu de lui avoir donné un si excellent fils.

Christine dormit tard et se réveilla le lendemain tout étonnée de ne pas reconnaître sa chambre; elle ne tarda pas à se ressouvenir des événements de la veille, et son cœur bondit de joie quand elle pensa qu'elle reverrait François et M. de Nancé et qu'elle déjeunerait avec eux, chez eux. A peine Isabelle l'eût-elle habillée et lui eût-elle fait faire sa prière, que François entra; Christine courut à lui et se jeta dans ses bras.

« Oh! François, garde-moi toujours chez toi! Je me sens si heureuse ici! Mon cœur est tranquille comme s'il dormait.

FRANÇOIS. Je serais bien, bien content de te garder toujours, mais ton papa et ta maman ne voudront pas.

CHRISTINE. Pourquoi? Qu'est-ce que ça leur fait? Tu vois bien qu'ils m'ont oubliée hier dans ce château brûlé.

FRANÇOIS. C'est parce que tout le monde était agité par cet incendie. Tu vas voir qu'ils vont t'envoyer chercher.... En attendant, je viens t'emmener pour déjeuner. Je déjeune toujours avec papa, et j'ai dit que tu déjeunerais avec nous.

Veux-tu?

CHRISTINE. Merci, merci, mon bon François. Quelle bonne idée tu as eue!

François embrassa sa bonne, qui les regardait avec tendresse, et, prenant la main de Christine, ils coururent tous deux chez M. de Nancé, qui écrivait en attendant François.

« Bonjour mon bon, cher papa, » dit François en lui passant les bras autour du cou.

Il se sentit en même temps embrassé de l'autre côté, et deux petits bras entourèrent aussi son cou. C'était Christine qui faisait comme François.



Adolphe se jeta aussi. (Page 123, col. 2.)



Mme de Sibran s'agenouilla près de lui. (Page 124, col. 2.)



Il sourit, les embrassa tous deux.

« Bonjour, chers enfants; vous voilà déjà ensemble !

— Cher monsieur de Nancé, gardez-moi toujours avec vous et avec François. Je serais si heureuse chez vous ! Je vous aimerai tant ! autant que François, dit Christine en l'entourant toujours de ses bras.

M. DE NANCÉ. Ma pauvre chère enfant, j'en serais aussi heureux que toi ; mais c'est impossible ! Tu as un père et une mère.

— Quel dommage ! » dit Christine en laissant retomber ses bras.

M. de Nancé sourit encore une fois et l'embrassa.

« Notre déjeuner est prêt, dit-il. Nous avons bon appétit ; mangeons. »

Il servit à Christine et à François une tasse de chocolat, et prit lui-même une tasse de thé. Les enfants mangèrent et causèrent tout le temps ; leurs réflexions amusaient M. de Nancé ; leur amitié réciproque le touchait ; il regrettait, comme Christine, de ne pouvoir la garder toujours ; son petit François serait si heureux ! Mais il se redit ce qu'il leur avait dit déjà :

« C'est impossible ! »

Après les avoir laissés jouer quelque temps :

« Je crois, ma petite Christine, dit-il, que je vais à présent faire atteler la voiture pour te ramener chez tes parents, qui doivent être inquiets de toi.

— Déjà ! s'écrièrent les deux enfants à la fois.

— Eh ! oui, déjà ! Mais vous vous reverrez bientôt et souvent. Isabelle te mènera promener de notre côté, et François ira se promener avec moi du côté des Ormes ; vous jouerez pendant que je lirai au pied d'un arbre ; et puis nous ferons des visites au château et à ta tante de Cémiane quand tu y seras. »

M. de Nancé fit atteler ; il monta dans la voiture avec François, Christine et Isabelle ; un quart d'heure après, ils descendaient au château des Ormes. Ils trouvèrent M. et Mme des Ormes dans le salon.

MME DES ORMES. Ah ! vous voilà, monsieur de Nancé ; c'est fort aimable de m'avoir vous-même ramené Christine ; je pensais bien que quelqu'un s'en serait chargé.

M. DES ORMES. Comment est-ce monsieur de Nancé qui nous amène Christine ? D'où venez-vous donc, mon cher monsieur ?

M. DE NANCÉ. De chez moi, monsieur.

MME DES ORMES. Ah ! c'est que vous ne savez pas, mon cher, que j'ai laissé Christine hier soir chez les Guibert la croyant avec vous. Ce n'est pas étonnant ! Cet incendie était si terrible ! Mais j'ai bien pensé ce matin, en la sachant encore absente, que M. de Nancé ou bien ma sœur de Cémiane l'aurait emmenée et nous la ramènerait.

M. DES ORMES. Vous abusez de l'obligeance de M. de Nancé, Caroline.

MME DES ORMES. Pas du tout. Je suis bien sûre que monsieur de Nancé est très-heureux de me rendre ce service.

M. DE NANCÉ. Celui-là, oui, madame ; je vous l'affirme bien sincèrement.

— Vous voyez bien ! dit Mme des Ormes triomphante. Vous croyez toujours que les autres pensent comme vous. Je suis persuadée, moi, que si j'avais à faire un voyage, et si je demandais à M. de Nancé de garder Christine chez lui en mon absence, il le ferait avec plaisir.

M. DE NANCÉ. Non-seulement avec plaisir, madame, mais avec bonheur. Essayez, vous verrez.

MME DES ORMES. Que vous êtes aimable, monsieur de Nancé !

M. DES ORMES. Caroline, ne faites donc pas des suppositions impossibles. Monsieur de Nancé, voulez-vous rester à déjeuner avec nous ?

M. DE NANCÉ. Merci bien, monsieur ; j'ai chez moi nos pauvres voisins incendiés, et je ne les ai pas encore vus aujourd'hui.

M. de Nancé partit avec François quelques instants après ; Christine monta dans sa chambre avec Isabelle.

Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

### FLEURETTE.

L'eau était si grosse, qu'elle avait envahi presque tout le pont ; un étroit passage, à tout moment couvert par des flaques d'eau, y restait à peine ; Marguerite, ne consultant que son impatience, s'y élança imprudemment.

« Que faites-vous ? s'écria Fleurette, saisie d'effroi ; arrêtez ! arrêtez ! »

L'orage, au même instant, redoublant de furie, la rivière se changea en un torrent épouvantable qui ébranla, brisa le pont et entraîna ses débris dans sa course ; Marguerite, embrassant fortement un morceau de bois qui la soutenait sur l'eau, implorait Fleurette et l'appelait à son secours. Plus prompte que la pensée, notre héroïne toucha l'eau de son talisman ; aussitôt les débris qui soutenaient Marguerite s'approchèrent du bord, et elle put sans danger gagner la terre. En sacrifiant une autre fleur de son bouquet, Fleurette fit cesser l'inondation et put traverser la rivière en n'entrant dans l'eau que jusqu'à la cheville.

Elles arrivèrent enfin au but de leur course, bien fatiguées et bien mouillées ; Marguerite présenta Fleurette à ses parents comme sa libératrice ; elle était fille unique et chérie d'eux, ils l'avaient cru perdue, et fêtèrent et caressèrent beaucoup celle qui la leur rendait et qui lui avait sauvé deux fois la vie.

Fleurette accepta avec plaisir de l'occupation dans cette ferme, et se mit à travailler courageusement selon ses forces.

Malheureusement, Marguerite était ingrate et méchante. Comme Fleurette était cent fois plus jolie qu'elle et avait cent fois plus d'esprit, elle la prit en haine, et ses parents, qui l'idolâtraient, finirent par traiter fort mal la pauvre Fleurette.

Souvent, après avoir travaillé tout le jour, exposée à toutes les intempéries des saisons, elle ne rentrait au logis que pour y être traitée de la manière la plus brutale.

Durant plusieurs mois elle souffrit sans murmurer toutes les injustices dont on l'accablait. Jamais elle ne se plaignait ; elle répondait toujours avec douceur ; elle travaillait sans relâche et elle ne désobéissait jamais. Si quelquefois elle se sentait trop malheureuse, elle regardait son laurier qui était plus vert et plus fleuri que jamais, et cette vue ranimait son courage.

Un jour, c'était vers la fin de l'hiver, la neige et la glace couvraient toutes les avenues de la ferme ; on occupait Fleurette à frayer, avec une grosse pelle, un



sentier jusqu'à une très-grande distance de la maison; la pauvre petite, accablée de fatigue, s'arrêta un instant, et, ouvrant son panier où était le rameau magique, elle y compta avec ravissement vingt belles fleurs. En cet instant Marguerite parut.

« Eh! eh! grande paresseuse, vous avez un air bien joyeux! dit-elle à Fleurette en l'abordant. Ne dirait-on pas, à voir sa mine riante, ses joues couleur de rose et son fichu et sa coiffe si coquettement épinglés, qu'elle est prête à aller danser?... Depuis que mademoiselle est ici, sa mine hypocrite et sa feinte douceur trompent tout le monde et attirent mille désagréments à ceux qui lui ont charitablement donné l'hospitalité. On les accuse de n'être pas assez bons pour elle!... Va, je ne sais ce qui me retient d'appliquer sur tes vilaines joues assez de soufflets pour les rendre aussi noires qu'elles sont vermeilles. »

Et, enhardie par la douceur et la patience de Fleurette, elle lui appliqua un soufflet si fort, que la pauvre enfant en fut tout étourdie.

Il lui eût été bien facile de se venger avec le secours de son talisman; mais, aussi modérée, aussi sage, aussi bonne que la jeune paysanne était grossière, emportée et brutale, elle n'opposa à ses injures que la résignation, et elle lui dit avec douceur :

« Pauvre Marguerite! que je vous plains d'être si méchante!... Eh bien! malgré le soufflet que vous m'avez donné, si vous étiez encore dans la caverne de l'ogresse ou dans les flots de la rivière, je m'empresse-rais encore d'aller à votre secours. »

Au moment où Fleurette achevait ces mots, le laurier exhala une odeur délicieuse qui embaumait tout autour d'elle; un tourbillon azuré l'enveloppa; elle se sentit enlevée doucement dans les airs; des mains invisibles la soutenaient et la déposèrent sur une pelouse fleurie au bord de la mer; le tourbillon se dissipa, et un spectacle enchanteur frappa ses regards.

Sous un ciel éclatant et pur, la mer, déroulant ses belles vagues azurées, venait caresser le rivage couvert de fleurs et ombragé d'arbres magnifiques.

Une délicieuse et lointaine mélodie, qui semblait sortir de la mer, se mêlait au faible murmure de ses flots. Fleurette, pleine d'émotion et de surprise, ne tarda pas à distinguer, se détachant comme un point noir sur l'horizon, un navire qui, grossissant à mesure qu'il approchait, lui parut bientôt la chose la plus belle et la plus merveilleuse du monde; il était fort grand; sa carène et ses mâts brillaient comme l'or le plus pur et étaient entourés de guirlandes de roses; ses cordages étaient formés de fils d'argent, et ses voiles de soie blanche brodée d'or et de pierreries. De beaux enfants, couronnés de fleurs et revêtus de tuniques blanches comme la neige, y servaient de mousses, grimpaient sur les mâts et se balançaient aux cordages.

Fleurette admirait ce spectacle, lorsqu'elle vit paraître sur le pont de ce vaisseau une femme d'une rare beauté et un homme d'un aspect majestueux, tous deux magnifiquement habillés. Dès qu'ils l'aperçurent, ils lui tendirent les bras avec les plus vives démonstrations d'amour et de joie.

Puis ils se jetèrent dans une chaloupe entourée de guirlandes de fleurs, et, en moins de quelques minutes, ils abordèrent auprès d'elle.

Sous ces dehors nouveaux, son cœur, à défaut de ses yeux, n'eut pas de peine à reconnaître son père et sa

mère. Elle se jeta dans leurs bras, et la reine de l'île des Roses lui dit :

« Le jour de ton triomphe et de notre bonheur est arrivé avant même la fin de l'année d'épreuves; tu les as généreusement souffertes; mais, tout à l'heure, en pardonnant à l'ingrate qui te maltraitait, en te déclarant prête à lui rendre le bien pour le mal, tu t'es élevée au plus haut degré de la vertu; dès ce moment, les mauvais génies ont perdu sur toi et sur nous toute leur puissance. Viens jouir avec nous, dans l'île des Roses, d'un bonheur que, désormais, rien ne troublera plus. »

Mme BOUQUET.

## VARIÉTÉS.

### LES STEEPLE-CHASE DE LA MARCHE.

Pendant les dimanches de ce mois, les Champs-Élysées, les routes de Saint-Cloud, sont encombrés de bruyantes chaises de poste, d'élégants équipages et de brillants cavaliers. Où les emporte donc le galop infernal de leurs chevaux?... A la Marche, où chaque année sont courus les plus hardis steeple-chase de France.

C'est qu'entre les différentes joutes dont le turf nous offre le dramatique tableau, la course au clocher ou steeple-chase est la plus émouvante. Avec ses haies, ses palissades, ses rivières, ses fossés, ses murailles et ses talus, cette course est pour le cheval l'épreuve de la vitesse et de la force, et pour le cavalier celle du courage, de l'audace, de la dextérité, de la souplesse du corps, en un mot des qualités essentielles qui constituent un parfait cavalier. Ce brillant exercice a reçu parfois le surnom ironique de casse-cou du sport.

La route de Saint-Cloud à la Marche gravit le coteau de Montretout par une rampe habilement ménagée et bordée de jolies maisons de campagne. Elle s'ouvre sur la droite, au delà du pont et de la route de Neuilly qui longe la Seine, en face de l'avenue du château. De distance en distance on découvre une belle vue sur le cours de la Seine, le bois de Boulogne et Paris.

Au delà de la porte Jaune, la route de la Marche continue à longer le mur du parc de Saint-Cloud. On laisse sur la droite plusieurs chemins qui conduisent à Garches. Au parc de Saint-Cloud succède celui de Villeneuve-l'Étang. Le mur et les arbres cachent la vue du château, peu éloigné de la route. On traverse un petit hameau dépendant de Garches, et bientôt on arrive à l'hospice de la *Reconnaissance* ou hospice *Brezin*, créé en 1828 par Michel Brezin, en faveur des vieillards âgés de soixante ans au moins, et ayant exercé une profession à *marteau*. Cette condition est expresse.

En face de l'hospice Brezin s'ouvre, entre deux murs, la route de Marnes. A gauche est le mur de Villeneuve-l'Étang; la maison du garde, de ce côté, est un joli pavillon moderne (style Renaissance); à droite s'élève le château de la Marche, dans le parc duquel ont lieu les *steeple-chase*. La Marche étant à 2 kilomètres un quart de Ville-d'Avray, on peut aussi y venir par la route de Ville-d'Avray ou par le chemin de fer de la rive droite qui a une station dans ce dernier village.

Le parc de la Marche est très-accidenté; il renferme des pièces d'eau et des ruisseaux. On y a de plus créé, sur un parcours de 5000 mètres, divers obstacles artistiques.

N. MAURY.





Les steeple-chase de la Marche.